

Par où, ou plutôt, comment débiter cette communication ?

Peut-être en vous parlant en passant des rapports d'amitié et de fidélité qui ont prévalu jusqu'à leur mort entre le couple Sadjji et moi et qui ont motivé certainement le choix porté par la Fondation Konrad Adenauer sur une modeste personne pour parler du rôle qu'a joué ce couple dans la naissance et le développement de la germanistique africaine. Petit rappel historique.

Du 30 janvier au 1^{er} février 1976 eut lieu à Kaolack le Premier Congrès du Parti Démocratique Sénégalais dont Booker était à l'époque le numéro trois après Maître Abdoulaye Wade et feu Fara Ndiaye, puisqu'il y était chargé de l'Orientation idéologique. J'étais alors élève en classe de première au Lycée Gaston Berger et me trouvais dans la foule d'une manifestation qui, je pense, devait être le meeting de clôture. J'avais déjà commencé à apprendre l'allemand en quatrième et j'étais cette année-là double lauréat du Concours Général Sénégalais et de sa version allemande, le Prämienwettbewerb. A ce titre j'avais reçu comme récompense un séjour d'un mois en République Fédérale d'Allemagne. A un moment donné, mon cousin Djim Thiam qui était avec moi à ce meeting et qui était mon aîné de quelques années, pointa du doigt vers un monsieur élégamment vêtu d'un caftan bleu brodé de jaune (les couleurs du PDS) et me dit : « Toi qui veux étudier l'allemand, voilà Booker Washington Sadjji, qui enseigne l'allemand à l'université. »

Lors de mon séjour en Allemagne, Uta Sadjji, qui se trouvait à Berlin-Ouest lors de notre passage dans cette ville, vint nous rendre visite à notre hôtel parce qu'elle avait été informée de la présence d'élèves sénégalais lauréats du Pädagogischer Austauschdienst. A cette occasion, Moussa Guèye ici présent, qui était à l'époque étudiant à l'Université de Mannheim et faisait partie de nos guides, me présenta à Uta Sadjji à peu près en ces termes : « Mme Sadjji, voici Momath Thiam, probablement un de vos futurs étudiants. »

Si j'étais relaté font ceci, c'est juste pour montrer que nos destins se sont croisés en germanistique, d'abord indirectement comme élève, ensuite comme étudiant au Département de Langues et Civilisations Germaniques de l'Université de Dakar et finalement comme enseignant et chercheur.

Mais revenons à notre propos et parlons d'abord de la rencontre entre Booker et la langue et la civilisation allemande. ... Celle-ci eut lieu lorsque Booker était élève en classe de quatrième au Lycée Faidherbe avec comme professeur Arthur Schowing, un Alsacien originaire de Forbach. Le grec et l'allemand avaient la réputation d'être des langues difficiles par rapport à l'espagnol, thèse que ne partage pas Booker d'ailleurs ! Il écrit à ce propos :

Au demeurant, le mythe de l'espagnol en tant que langue des paresseux, alimenté par la grande masse de ceux qui optaient pour cette lante, avait fini par être propagé par la direction même du lycée, peut-être avec l'approbation du professeur Menoux [le professeur d'espagnol, M.T.] qui devait en avoir assez de constater que les cours d'espagnol étaient le réceptacle de tous ceux nombreux, qui fuyaient le grec et l'allemand. Lors qu'à l'occasion du passage en classe de quatrième, nous eûmes à choisir une troisième langue, en plus du latin et de l'anglais, le proviseur et le censeur nous rassemblèrent dans la grande salle de permanence : « Que ceux qui choisissent le grec se mettent à gauche, l'allemand à droite, le reste sera le groupe des paresseux, des hispanisants. »

Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.

SENEGAL

MOMATH THIAM

Mars 2011

Platz für Verlinkung

www.kas.de

Booker était préparé à choisir l'allemand à cause du contrat qui entretenait son père avec la culture de l'espace germanophone ; celui-ci avait découvert la musique classique par l'intermédiaire d'un de ses professeurs de Rufisque. Booker resta au Lycée Faidherbe de St. Louis jusqu'en troisième avant de fréquenter le Lycée Van Vollenhoven de Dakar de la seconde à la terminale entre 1953 et 1955. Il y eut comme professeur d'allemand Monsieur Colas. Après l'obtention du baccalauréat en 1955 Booker fit un an de propédeutique en anglais et géographie à l'Université de Dakar. Voici ce qu'il écrit à ce propos :

En ce qui me concerne, après l'année de propédeutique je ne pouvais pas continuer de toute façon mes études à Dakar. En effet, il n'y avait pas d'allemand à la jeune université de Dakar. Du reste, ce choix des études de germanistique, fait sous l'influence de mon père germanophile, ne m'a dès le début causé que des difficultés qui auraient pu m'être fatales. Ayant obtenu la deuxième partie du baccalauréat Série Philosophie au lycée Van Vollenhoven de Dakar en 1955, je fus, dans l'histoire de l'A.O.F., le premier à demander une bourse pour faire des études de germanistique. Le chef du bureau des bourses du gouvernement général colonial, installé au building administratif de Dakar, s'appelait Monsieur Piani, un Corse plus cocardier que n'importe quel Durand, Dumont ou Dupont. Il me convoque pour voir de très près l'animal rare qui voulait obtenir une bourse en vue d'étudier la langue et la littérature allemandes. Il n'était manifestement pas un ami des germanophones : « Que voulez-vous faire avec l'allemand, cette langue gutturale ? » m'interpella-t-il. Mon père trouva que ce fonctionnaire colonial n'était pas germanophile, mais plutôt inculte. Il mit, comme on dit chez nous, ses chaussures et alla le lui dire en face, et en ma présence. Pour une raison que j'ignore encore aujourd'hui, l'histoire et la géographie avaient en ce temps-là le vent en poupe. « Faites plutôt géographie », me conseilla Monsieur Piani, « c'est plus utile pour le Sénégal et l'Afrique. ». Et que si je réussissais, j'obtiendrais une bourse pour aller étudier l'allemand en France. Ce faisant, notre interlocuteur était dans son for intérieur convaincu que cet obstacle de la géographie allait être infranchissable étant donné que mes notes dans cette matière étaient simplement normales, pas particulièrement bonnes. D'ailleurs, j'échouai à la session de juin/juillet 1956 à cause précisément de la géographie : ce fut un sujet de géographie physique proposé par Assane Seck, avec à l'appui une coupe à faire au moyen d'une loupe, d'encre de chine et que sais-je encore. L'obstacle de la géographie fut franchi à la session d'octobre 1956 grâce à un sujet de géographie humaine sur la République populaire de Chine. Ne serait-ce que sur le plan idéologique, la Chine m'intéressa beaucoup ; le sujet fut donc une véritable aubaine ; il me permit même d'obtenir la mention assez bien éliminant tout danger qu'une mention passable aurait pu constituer. Piani fut ainsi contraint de respecter sa promesse et j'obtins une bourse pour aller étudier l'allemand en France. (Amadou Booker Sadjji : « Le rôle de la génération charnière ouest-africaine – Indépendance et Développement », p. 191 et 192)

Début novembre 1956 il débarque donc à Paris et choisit d'aller à l'Université de Toulouse où un certain Birane Wane l'avait précédé au Département d'Allemand. Il s'inscrivit donc pour l'année académique 1956-57 à la Faculté des lettres. Ce séjour à Toulouse ne dura qu'une année puisqu'en novembre 1957 il quitta la France pour aller étudier à l'Université Karl-Marx de Leipzig en République démocratique allemande. Pour son passage de l'autre côté du rideau de fer, Booker écrit ce qui suit :

Le départ de Toulouse pour Leipzig avait été préparé par une rencontre fortuite à Moscou durant le Festival (du 31 juillet au 13 août 1957) dont il a été déjà amplement question. En effet, j'eus l'occasion de rencontrer Jiri Pelikan, alors président de l'Union Internationale des Etudiants (U.I.E.) sise à Prague. Au cours de notre entretien, celui-ci me demande ce que je faisais comme études et à quelle université. Je lui répondis que je faisais des études de germanistique à Toulouse. Il s'étonna du choix de Toulouse en France méridionale non loin de l'Espagne, mais très loin de l'espace germanophone. Il me demande si je ne voulais pas plutôt aller faire de telles études en Allemagne, plus précisément en R.D.A., à Leipzig où enseignaient des sommités reconnues internationalement. Il me dit que pouvoir étudier chez ces derniers était considéré comme une chance voire une faveur exceptionnelle et que je pourrais bénéficier d'une bourse de l'U.I.E. Il va sans dire que pour moi, même si je ne connaissais pas à l'époque ces professeurs nommés par Pelikan, dans la mesure où j'avais toujours aspiré à un séjour linguistique dans un pays germanophone, c'était une occasion à ne pas manquer. Ayant accepté la proposition, je donnai à

Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.

Pelikan une demande manuscrite, ainsi que des photocopies de ma carte d'étudiant de Toulouse et de mon passeport. (ibidem., p. 250)

SENEGAL

MOMATH THIAM

La suite réservée à ce projet est décrite en ces termes à la p. 254 :

Mars 2011

Donc, la perspective d'aller à Leipzig était si belle, que je me disais qu'il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Après le départ de mon père pour Vichy, je rentrai à Toulouse, Ma joie fut intense lorsqu'arriva, vers la mi-octobre 1957, une correspondance de Pelikan m'informant que l'U.I.E. avait pu m'obtenir une bourse auprès des autorités de Berlin-Est pour que j'aie étudié à Leipzig. A cette correspondance étaient joints un titre de voyage international de classe de première de chemin de fer Toulouse-Paris-Prague-Berlin-Est-Leipzig ainsi que des saufconduits pour la Tchécoslovaquie et la R.D.A. Début novembre, je quittais Toulouse pour Paris où je devais me procurer un visa de transit de la République fédérale d'Allemagne. Puis ce fut le voyage de nuit en wagon-lit, direction Prague, en compagnie d'Oumar Sy Savané qui avait aussi obtenu une bourse pour aller étudier l'agronomie à Leipzig. Quand nous arrivâmes à Prague, nous fûmes en face d'une magnifique ville baroque drapée dans un épais manteau de neige. L'hiver se révéla rude cette année-là. Nous fûmes accueillis chaleureusement par Pelikan lui-même accompagné de deux membres du comité exécutif de l'U.I.E., dont une jeune camarade tchèque. Nous restâmes deux jours dans la capitale de la République populaire de Tchécoslovaquie avant de reprendre le train pour Berlin-Est. Nous atteignîmes celui-ci dans la soirée. L'accueil par deux camarades de l'organisation est-allemande dite « Jeunesse libre allemande » (« Freie Deutsche Jugend », F.D.J.), en chemise bleue, leur tenue officielle, fut aussi chaleureux qu'à Prague. (ibidem., p. 254)

Platz für Verlinkung

www.kas.de

Pour l'initiation des étudiants étrangers à la langue allemande, il y avait à Leipzig « l'Institut pour étudiants étrangers » (« Institut für Auslandsstudium ») par lequel devait passer tout étudiant étranger avant d'entamer des études spécialisées. Booker, bien qu'ayant déjà appris l'allemand pendant cinq ans au lycée et un an à l'Université de Toulouse, tint à fréquenter cet institut.

A compter d'octobre 1958 il fut autorisé à suivre des cours à « l'Institut d'histoire de la littérature allemande » (« Institut für deutsche Literaturgeschichte ») et à « l'Institut de Philologie Allemande et Germanique » (« Institut für Deutsche und Germanische Philologie ») sous la direction des professeurs Hans Mayer et Theodor Frings, le premier étant un géant de la critique littéraire d'après-guerre dans l'espace germanophone et même après son passage en RFA ; il a profondément marqué le germaniste Booker Sadjji qui écrit à son sujet :

Le fait d'avoir eu à Leipzig comme maître Hans Mayer que j'admirais et même vénérais par-dessus tout a eu sur moi à plus d'un titre une influence déterminante du point de vue idéologique et comportemental, dans la mesure où cela vint s'ajouter au vécu quotidien de socialisme existant réellement.

C'est-à-dire du socialisme version Allemagne de l'Est, du fameux « real existierender Sozialismus ».

C'est à Leipzig que se produisit un fait majeur dans la vie d'Amadou Booker Washington Sadjji : il s'agit de sa rencontre avec une jeune Allemande de l'Est du nom de Uta Losche. En effet, après un clash à soubassement idéologique avec la direction du « Parti Socialiste Unifié de l'Allemagne » (« Sozialistische Einheitspartei Deutschlands ») et son mouvement de jeunes, la « Jeunesse libre allemande » (« Freie Deutsche Jugend »), Booker écrit ce qui suit :

...j'étais si scandalisé par la méthode de filature qu'on m'avait appliquée que j'aurais quitté immédiatement la RDA si je n'avais pas été sérieusement lié à une camarade d'études allemande nommée Uta Losche avec qui je me mariaï d'ailleurs rapidement.

Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.

SENEGAL

MOMATH THIAM

Mars 2011

Platz für Verlinkung

www.kas.de

Booker rédigea une thèse de doctorat de troisième cycle sur « Lessing und das französische Theater » (« Lessing et le théâtre français ») sous la direction du Professeur Hans Mayer, thèse qui sera publiée par la suite ; le second rapporteur était le Professeur Werner Bahner, directeur de « l'Institut des Langues Romanes » (« Institut für Romanische Sprachen »). Il écrit :

La thèse ayant été acceptée, je passai avec succès les épreuves orales du doctorat dites « rigorosum » dans la première semaine de juillet 1963. En histoire littéraire avec Hans Mayer, j'obtins la mention « très bien », en littérature française, avec Bahner, également « très bien », en philosophie, avec John, la mention « excellent ». (ibidem., p. 267)

La soutenance publique eut lieu le 22 octobre 1963 et Booker fut promu docteur de 3^{ème} cycle avec la mention « très bien ». Il a donc été le premier Africain noir à avoir accédé à ce grade universitaire en germanistique. Il rentra avec sa femme Uta en janvier 1964 au Sénégal. Sur ce retour Booker écrit ce qui suit :

En ce qui me concerne, j'avais été à temps informé par Florin des difficultés qui m'attendaient avec mon mariage, et pris mes précautions pour entreprendre par anticipation les démarches nécessaires en vue de l'établissement d'un visa de sortie pour ma petite famille. Bien entendu, comme je l'avais bien compris depuis six ans que je vivais en R.D.A., il ne fallait pas dans un régime totalitaire, que tout se passât sans aucune difficulté. On exigea de moi que je me procure un passeport sénégalais pour ma femme Uta bien que l'on sût qu'il n'était pas d'usage qu'on établisse un tel document sans la présence de la personne concernée. Mais ceux qui avaient émis cette exigence ignoraient qu'en l'occurrence je détenais déjà ce passeport. En effet, après le décès de mon père, le 25 décembre 1961, j'étais parti au Sénégal. Valdiodio Ndiaye, un des anciens élèves préférés de mon père était alors ministre de l'Intérieur. Je profitais de l'occasion pour lui demander de faire établir un passeport à Uta. Donc, ce fut uniquement cette situation fortuite qui permit que le problème pût trouver une solution sans difficulté aucune. Grâce à la prévoyance dont j'avais fait preuve avec l'aide de Florin, je pus rentrer en janvier 1964 au Sénégal avec ma famille. (ibidem., p. 276)

Pour une question d'équivalence de diplôme Uta et Booker furent affectés au Lycée Gaston Berger de Kaolack, actuel Lycée Valdiodio Ndiaye, respectivement comme professeur de russe et d'anglais. Booker décrit la résolution de problème d'équivalence de la manière suivante à la page 283 et suivante dans le chapitre intitulé « Le stage d'homologation de diplôme en France et le nouveau départ à Dakar » :

Sur le problème fondamental qu'il fallait que nous résolvions, Uta et moi, le parti nn'avait de toutes les façons aucune prise. Ainsi, pour résoudre une bonne fois pour toutes ce problème d'équivalence de diplômes, nous avons finalement demandé et obtenu que le gouvernement nous accordât d'aller en France préparer les examens français. Amadou Mahtar Mbow, en ce temps-là ministre de l'Éducation nationale et qui allait devenir le Directeur Général de l'Unesco, conscient de l'injustice qu'on nous faisait subir, décida de nous maintenir intégralement nos salaires pendant notre « stage d'homologation » en France.

En octobre 1967, nous avons débarqué à Montpellier et commencé ainsi une véritable expérience de la germanistique française étant donné que celle que j'avais eue dans les années cinquante à Toulouse n'avait été que de très courte durée. Nous avons choisi d'aller à Montpellier simplement parce que nous y avions des contacts personnels. Très rapidement, à cause de l'esprit provincialiste rencontré dans cette ville, nous décidâmes de la quitter et d'aller à Paris. A l'issue de notre « stage d'homologation » à Paris, Uta et moi sommes rentrés au Sénégal en octobre 1970, enrichis des diplômes français venus s'ajouter à ceux de Leipzig. Dans un premier temps, Uta fut affectée au lycée Van Vollenholven et moi-même au lycée Blaise Diagne de Dakar, avant que plus tard nous devînmes tous deux membres du corps enseignant du Département d'Allemand de la Faculté des Lettres.

Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.

SENEGAL

MOMATH THIAM

Mars 2011

Platz für Verlinkung

www.kas.de

Ils menèrent à Dakar une carrière bien remplie de chercheurs et d'enseignants jusqu'au grade de Professeur titulaire des Universités. Entretemps Booker avait passé en 1982 la Habilitation à l'Université de Francfort/Main en RFA. Cette thèse, il avait voulu la présenter d'abord à l'Université de Hannover, mais s'était heurté à l'ostracisme de ses collègues germanistes allemands qui voyaient mal un Noir accéder au titre de Prof. Dr. en germanistique. Je tiens ceci de feu le Professeur Eberhardt Müller-Bochat de l'Université de Cologne lors d'un séjour de recherche que j'ai effectué dans cette université en hiver 1995/96. Uta également passa sa Habilitation à l'Université de Salzbourg en Autriche. En cela, ils ont tous les deux été des pionniers car Booker Sadjì est le premier Africain noir à avoir accédé à ce grade académique. Tous les autres qui ont suivi, se sont engouffrés dans cette brèche qu'il avait ouverte.

Je voudrais maintenant parler de la contribution du couple Sadjì à la naissance et à l'essor de ce qu'il est convenu d'appeler la « germanistique africaine ». Cela nous amène principalement à parler de la revue « Etudes Germano-Africaine » qui a été au centre de leur vie d'universitaires à côté des publications majeures que constituent les thèses de troisième cycle et d'Etat. Cette revue a été un moyen de promotion professionnelle pour la majeure partie des germanistes africains d'abord. Ensuite elle a servi à asseoir les bases d'une germanistique africaine dont le credo fut de jeter un pont entre les cultures de l'espace africain dans son ensemble et celles de l'espace germanophone dans son unité certes mais également dans sa diversité ; l'Allemagne y a naturellement toujours été le centre d'intérêt majeur, mais par exemple le double exemplaire constitué de numéros 12 et 13 parus en 1994/1995 était consacré à la Suisse. Le numéro 11 paru en 1993 était quant à lui, consacré à l'Afrique du Sud qui venait de rejoindre le concert des nations démocratiques avec la fin de l'Apartheid. Notre plus grande fierté a été et demeure le double exemplaire constitué des numéros 20 et 21 paru en 2002/03 et consacré à L. S. Senghor. Il s'agit d'un volume bilingue (allemand/français) rassemblant les communications d'un colloque que nous avons consacré à « Senghor et la culture de l'espace germanophone ». Uta Sadjì et moi-même avons traduit en allemand presque l'intégralité des communications qui avaient été faits en français. Le dernier numéro paru reste dans la même ligne éditoriale parce qu'il s'agit là également des actes d'un colloque international intitulé « L'Afrique et Kant. Quelles leçons de Kant pour l'Afrique d'aujourd'hui ? ».

La dernière préoccupation scientifique d'Amadou Booker et Uta Sadjì fut la traduction d'œuvres d'écrivains allemands en wolof pour davantage rapprocher les deux espaces culturels. C'est ainsi que dans le cadre de la « Société Goethe du Sénégal », branche sénégalaise de la « Goethe Gesellschaft » (« Société Goethe Internationale ») dont le siège est à Weimar dans le Land de Thuringe, d'où était d'ailleurs originaire Uta, nous avons conçu un calendrier composé de 12 poèmes de Goethe traduits en wolof et correspondant aux 12 mois de l'année. Je voudrais à titre illustratif vous lire un des poèmes :

Talismane

Gottes ist der Orient!

Gottes ist der Occident!

Nord- und südliches Gelände

Ruht im Frieden seiner Hände.

Er, der einzige Gerechte,

Will für jedermann das Rechte.

Muslaay

Yalla moo moom penku!

Yalla moo moom soow!

Réewi bëj gàannaar ak bëj saalum

Ci loxoom la ñuy am seen jàmm.

Moom rekk mi di dogal lu jub

Moo yéene ku ne li di dëgg.

Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.

SENEGAL

MOMATH THIAM

Mars 2011

Platz für Verlinkung

www.kas.de

Sei, von seinen hundert Namen,

Dieser hochgelobte! Amen.

Mich verwirren will das Irren ;

Doch du weißt mich zu entwirren.

Wenn ich handle, wenn ich dichte,

Gib du meinem Weg die Richte!

Ob ich Ird'sches denk' und sinne,

Das gereicht zu höherem Gewinne.

Mit dem Staub nicht der Geist zerstoßen,

dringet in sich selbst gedrängt,

nach oben.

Im Atemholen sind zweierlei Gnaden:

Die Luft einziehn, sich ihrer entladen,

Jenes bedrängt, dieses erfrischt;

So wunderbar ist das Leben

gemischt.

Du danke Gott, wenn er dich presst,

Und dank' ihm, wenn er dich wieder entlässt.

Ci téeméeri turam yi,

Bii lañu ci sellal ca kowa-kow! Amiin.

Njuumtee ngi may gëlëmloo ;

Wànte yow mën nga ma xettali.

Bu may jëf, bu may fent,

Won ma sama yoon!

Bu may xalaat di gëstu ci mbiri àddina,

Daf may gëna jegale Yàlla.

Fit wi du tas ne jëmm ji di delloo ci suuf,

Kenn mënu ko tere, mu yéeg ci

Kow ak jëmmam yépp.

Noyyi ñaari ngëneel lay maye:

Dugal ngelaw ak génnee ngelaw.

Kenn ki day fitnaal, kenn ki di noppale ;

Àddina ak li mu ëmb moo mëna rafete noonu.

Koon santal Yàlla saa yu la fitnaalee,

Te gërëmati ko saa yu la

noppalatee.

Notre dernier projet fut la traduction de certains passages du célèbre « Faust » de Goethe. L'ouvrage, d'après les dernières informations que j'en ai eues, devait être nous presse à Berlin quand la Grande Faucheuse ravit Uta Sadjì à notre affection.

La vie d'Amadou Booker et Uta Sadjì se confond totalement avec leur qualité d'enseignant et de chercheur en germanistique. En 1983, je publiai dans le 1^{er} numéro des EGA un article intitulé « Am Anfang war Janheinz Jahn » (« Au commencement était Janheinz Jahn »). Jahn était traducteur attiré de Senghor et celui qui le premier s'est intéressé à l'étude des littérateurs africains d'expression européenne en RFA, en tant qu'autodidacte d'ailleurs ; Jahn n'était pas un universitaire. On pourrait aujourd'hui en parlant de la naissance et du développement d'une germanistique africaine dire : « Am Anfang waren Amadou Booker Washington und Uta Sadjì » (« Au commencement étaient Amadou Booker Washington et Uta Sadjì »). Rien ne résume cela mieux que ce long passage à la page 284 et suivante du « Rôle de la génération charnière ».

Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.

SENEGAL

MOMATH THIAM

Mars 2011

Platz für Verlinkung

www.kas.de

A notre retour au Sénégal, je trouvai une situation absolument nouvelle dont je n'avais point été informé, caractérisée principalement par le fait que mes collègues et camarades de parti Kader Fall, Abou Touré, Yaré Fall, Daouda Dia, pour ne citer que ceux-là, étaient à des postes de direction dans des lycées, comme proviseurs, Daouda Dia comme censeur. Il était évident que quelque chose de pas banal s'était passé sur le plan de l'option politique en mon absence. Cela allait d'ailleurs dans le cas de Kader se confirmer de façon éclatante un peu plus tard puisqu'il devint par la suite l'une des personnalités dirigeantes du parti au pouvoir et du professeur à Blaise Diagne, devenir censeur de cet établissement, mais les gouvernants se ravisèrent rapidement et préférèrent choisir pour ce poste un instituteur [Ibra Fall]. Evidemment, bien que je fusse après notre stage titulaire de diplômes français, il y avait toujours l'anathème que les gouvernants avaient jeté sur moi pour avoir fait mes études en R.D.A. Et comme je l'ai déjà montré, après la fondation du Département d'Allemand de Dakar en 1972, j'eus à cause de cet anathème toutes les difficultés du monde pour être recruté comme assistant. Ainsi, j'eus la chance que la tentation n'ait jamais existé pour moi, contrairement au cas d'un camarade comme Kader Fall, de succomber à l'appel des gouvernants pour aller me mettre à leur service. Outre la fois où j'ai failli devenir censeur au lycée Blaise Diagne, il y eut également une année où j'étais sur le point de devenir assesseur à la Faculté des Lettres. Là aussi, les gens se sont ravisés au dernier moment et m'ont écarté. Ainsi, je peux rendre grâce au Christ et à la Sainte Vierge pour avoir fait que je n'aie dans ce pays occupé aucun poste qui n'était pas lié directement à ma profession de germaniste. Je n'ai jamais été ni ministre, ni directeur, ni chef de cabinet, ni député, ni diplomate, ni membre d'une quelconque assemblée régionale ou municipale ou d'un sénat, d'un conseil économique et social, ni haut fonctionnaire, et que sais-je encore. Je n'ai donc à aucun moment de ma vie eu, à l'image de mon père, une quelconque part du plat de lentilles national. Par conséquent je n'ai contribué sous quelque forme que ce soit à la mystification et à l'appauvrissement des masses populaires. Et sur le plan matériel, je ne dois non plus presque rien à l'Etat sénégalais, et vraiment rien à des politiques nationales, si ce ne sont les salaires qui m'ont été payés sur la base de mon travail, ainsi que les maigres avantages découlant de ma situation de professeur d'université. Et même les bourses qui m'ont permis d'avoir mes qualifications professionnelles n'ont pas été sénégalaises. Cela m'a permis de préserver ma liberté de choix et de décision sur le plan idéologique et politique, mais aussi de la vie privée, et de pouvoir écrire en toute liberté les présents mémoires. Bien sûr, il y a eu une différence de point de départ entre ma situation et celle des camarades ayant été obligés, une fois revenus au pays, de « retourner leur veste » à cause des exigences familiales, sociales et surtout religieuses très prenantes au Sénégal. [...] C'est pourquoi je me garde toujours d'être du côté de ceux qui sont prompts à qualifier de « traîtres » des camarades « ayant retourné leur veste ».